

Le rôle de la complexité du soi dans la motivation à révéler une identité stigmatisée

CATHERINE BERGERON
Université de Montréal

Appartenir à un groupe social stigmatisé peut être difficile à vivre. Pour certains, il peut même être difficile d'en parler ouvertement. Ne pas révéler cet aspect important de son identité peut avoir d'importantes conséquences négatives sur le bien-être psychologique de l'individu. Qu'est-ce qui distingue les personnes qui révèlent leur stigmatisation de celles qui ne le diront jamais? Cet article présente un modèle théorique intégratif expliquant le rôle de la complexité du soi, de la perception de la stigmatisation sociale ainsi que de la motivation dans la révélation de son appartenance à un groupe stigmatisé. Ce modèle offre une perspective nouvelle en identifiant les facteurs individuels qui mènent à la révélation d'une identité stigmatisée.

Mots-clés : stigmatisation sociale, complexité du soi, motivation écosystémique, motivation égocystémique, bien-être

Being a member of a devalued social group can be difficult to bear. For some, it is difficult to openly reveal one's membership in this type of group. Refraining from revealing this important aspect of one's identity can lead to negative consequences for one's well-being. What distinguishes those who reveal their membership in a devalued group from those who do not? This article presents an integrated theoretical model that explains the role of self-complexity, perceived social stigmatization, and the motivation to disclose one's membership in a devalued group. This model adds a new perspective by identifying individual factors that lead to the revelation of a stigmatized identity.

Keywords: social stigmatization, self-complexity, ecosystemic motivation, egosystemic motivation, well-being

L'homme est depuis toujours considéré comme un être social. Chaque individu fait partie de divers groupes sociaux tels que la famille, le voisinage, l'équipe de soccer ou le milieu de travail. Ces groupes sociaux constituent l'environnement social de l'individu, qui n'est pas seulement un élément externe du monde, mais qui fournit aussi un contexte au comportement individuel. Cet environnement social a,

par ailleurs, une influence sur la structuration mentale des individus par le fait d'être intériorisé comme une partie de l'identité sociale (Haslam, Jetten, Postmes, & Haslam, 2009). Cette dernière est définie par Tajfel (1972) comme le sentiment d'appartenance à certains groupes dont les membres partagent des valeurs et des intérêts. Tous les groupes ne sont cependant pas évalués positivement par la société, qui stigmatise certains groupes et leurs membres, tels que les dépressifs, les schizophrènes et les homosexuels. La stigmatisation sociale est définie comme une attitude négative à l'égard de certaines personnes sur la base d'une catégorisation sociale (Crocker & Major, 1989).

Je tiens à offrir mes plus sincères remerciements aux évaluateurs pour leurs précieux commentaires, ainsi qu'à la Rédactrice en chef, Melissa Stawski, pour son aide tout au long du processus. J'aimerais remercier spécialement la Professeure Roxane de la Sablonnière (Université de Montréal) pour ses judicieux conseils et la Professeure Catherine Amiot (Université du Québec à Montréal) pour m'avoir encouragée à soumettre un article au JIRIRI. Toute correspondance concernant cet article doit être adressée à Catherine Bergeron (courriel : bergeron.catherine.6@courrier.uqam.ca).

La crainte de la stigmatisation sociale peut pousser certains individus à ne pas dévoiler qu'ils sont membres d'un groupe jugé négativement par les autres. Une question se pose : qu'est-ce qui pousse certaines personnes à révéler qu'elles font partie d'un groupe stigmatisé alors que d'autres ne l'avoueront jamais? Les gens qui parlent ouvertement de leur condition ont

vraisemblablement des prédispositions individuelles qui les mènent plus facilement que d'autres à se révéler. Tenter de comprendre ces prédispositions individuelles revêt une grande importance sociale puisqu'un nombre élevé d'individus se trouvent contraint d'appartenir à un groupe social stigmatisé par la société. Le fait d'appartenir à un groupe stigmatisé peut avoir un impact important sur la santé et le bien-être psychologique des individus. La détresse émotionnelle vécue peut se traduire par des symptômes dépressifs et anxieux (Quinn & Chaudoir, 2009). Ainsi, identifier ce qui mène ou non une personne à révéler sa condition stigmatisée permettrait, entre autres, d'élaborer des cibles d'intervention ayant pour objectif d'encourager ces personnes à se révéler ce qui leur permettrait de recevoir une aide appropriée à leur condition. Le but de cet article est donc de proposer un modèle théorique expliquant les facteurs individuels qui mènent au dévoilement d'une identité sociale stigmatisée. Plus précisément, la complexité du soi, la perception de la stigmatisation sociale ainsi que la motivation seront mises en relation pour proposer un modèle théorique explicatif amenant une nouvelle compréhension de ce qui pousse ou non une personne ayant une identité stigmatisée à divulguer cette identité. En plus de répondre à une question d'ordre social, ce modèle théorique intégratif permettra de mettre en relation divers concepts qui, jusqu'à ce jour, avaient été étudiés séparément. Le modèle apporte aussi une distinction entre la stigmatisation collective et individuelle. Le développement du modèle théorique se fera, tout d'abord, sur la base d'une revue de cinq théories (Garcia & Crocker, 2008; Haslam, Holme, Haslam, Iyer, Jetten, & William, 2008; Linville, 1987; Roccas & Brewer, 2002; Thoits, 1983) et d'études empiriques portant sur la perception de la stigmatisation sociale. Les liens entre les différentes variables du modèle seront ensuite expliqués. Le modèle développé démontrera l'importance de l'appartenance à des groupes sociaux positifs chez les individus membres de groupes sociaux évalués négativement par la société. Finalement, quelques pistes de recherche et d'intervention visant à appliquer le modèle théorique seront proposées.

L'accumulation d'identités sociales

Nombre d'auteurs issus de divers champs des sciences sociales ont souligné les bénéfices d'appartenir à plusieurs groupes sociaux (p. ex., Benet-Martinez & Haritatos, 2005; LaFromboise, Coleman, & Gerton,

1993). Dans cet ordre d'idées, Thoits (1983) s'est intéressée aux identités sociales multiples. Elle s'est inspirée, à l'époque, de la théorie de Durkheim (1951) selon laquelle les groupes procurent aux membres des règles stables de conduite. Ces règles de conduite instaurées par les groupes donnent un certain sens à notre vie. Durkheim (1951) soutient qu'une structure sociale stable et forte dotée de normes bien établies protège l'individu du suicide. S'appuyant sur la théorie de Durkheim, Thoits (1983) a développé un modèle proposant que l'accumulation d'identités sociales est la source d'un plus grand bien-être psychologique chez les individus. Ainsi, une personne qui fait partie de plusieurs groupes sociaux manifesterait moins de détresse psychologique qu'une personne plus isolée et ayant une moindre accumulation d'identités sociales. Thoits (1983) s'est basée sur des données secondaires pour mener son étude. Elle a réutilisé les données recueillies dans le cadre d'une étude longitudinale menée par Myers, Lindenthal et Pepper (1971) de 1967 à 1969 pour faire l'analyse du lien entre l'accumulation d'identités et le niveau de détresse psychologique. Cette banque de données était riche, mais aussi très hétérogène au plan des caractéristiques démographiques des sujets. Aucun contrôle n'a été effectué concernant l'origine ethnique des sujets. Il demeure par exemple possible que les individus dont l'origine ethnique correspondait à une culture «collectiviste» aient accordé davantage d'importance à leurs groupes sociaux que les individus dont l'origine ethnique les associait à une société plus «individualiste». La théorie de l'accumulation des identités de Thoits (1983) a néanmoins démontré l'importance d'appartenir à plusieurs groupes sociaux. Ce modèle peut s'appliquer aux personnes appartenant à un groupe stigmatisé. En supposant qu'une personne soit évaluée négativement en lien avec son appartenance à un groupe stigmatisé par la société, elle pourrait alors se revaloriser par son adhésion à des groupes évalués plus positivement par la société.

La complexité du soi

Suivant la même logique que Thoits (1983) avec l'accumulation d'identités sociales, Linville (1987) a élaboré une théorie portant sur la complexité du soi. Cette dernière fait référence au soi sous l'angle de représentations cognitives que l'on nomme *aspects du soi*. Par exemple, un homme peut s'auto-définir en fonction de ses rôles sociaux (cuisinier, père, ami, voisin) ou encore en se basant sur ses relations

(collègue, compétiteur, pourvoyeur). Chaque rôle et relation est considéré comme un aspect du soi. Ces différents aspects du soi peuvent être distincts ou interreliés. Si, par exemple, un jeune homme étudie avec son ami et s'exerce une fois par semaine avec ce même ami au tennis, il y aura un recoupement entre ses aspects du soi « ami », « collègue » et « tennis ». Avec un tel recoupement, l'impact d'un évènement négatif sur un de ces aspects du soi viendra affecter automatiquement d'autres aspects du soi. Ainsi, une personne avec un soi complexe, c'est-à-dire avec un nombre élevé d'aspects du soi distincts (sans recoupement), serait mieux protégée contre les impacts négatifs du stress qu'une personne dont la complexité du soi est faible, dont peu d'aspects du soi sont interreliés (avec recoupement). L'apport de Linville (1987) se situe surtout au plan du recoupement entre ces divers aspects du soi. Une méta-analyse de la complexité du soi et du bien-être a démontré l'effet tampon d'un faible recoupement entre les différents aspects du soi sur les impacts négatifs reliés au stress (Rafaeli-Mor & Steinberg, 2002). Cette méta-analyse n'a cependant pu confirmer l'effet protecteur de la complexité du soi par rapport aux événements négatifs. Roccas et Brewer (2002) ont toutefois repris les idées de base du modèle de Linville (1987) pour conceptualiser la complexité des identités sociales. Un individu aurait une faible complexité si toutes ses identités sociales étaient subjectivement imbriquées dans un seul groupe, alors qu'une complexité élevée des identités sociales serait représentée par une différenciation entre les divers groupes d'appartenance. Cela fait référence au *recoupement* des identités proposé par Linville (1987), mais plus spécifiquement sur le plan des identités sociales. Il serait attendu qu'un haut niveau de complexité des identités sociales aiderait les individus à confronter les implications affectives négatives reliées à l'appartenance à un groupe social (Roccas & Brewer, 2002). La notion de recoupement semble donc centrale dans la complexité du soi et dans la complexité des identités sociales. De plus, ces théories rejoignent également ce que Thoits (1983) avait avancé sur l'importance d'appartenir à plusieurs groupes sociaux. Ainsi, les membres de groupes stigmatisés ayant développé un soi complexe verraient leur stress diminuer. si ces personnes ont une complexité du soi élevée. Une personne stigmatisée aurait donc avantage à appartenir à divers groupes distincts car cela la protégerait contre les impacts négatifs générés par son appartenance à un groupe stigmatisé (p.ex., détresse psychologique, dépression,

anxiété) générés par son appartenance à un groupe stigmatisé par la société.

Le maintien de l'appartenance à des groupes sociaux positifs

En se fondant sur les modèles considérés, une personne qui appartient à un groupe stigmatisé aura donc de meilleures chances de s'adapter positivement si elle appartient aussi à plusieurs groupes sociaux. Le maintien de l'appartenance à un certain nombre de groupes sociaux semble aussi être un élément important chez un individu appartenant à un groupe stigmatisé. Récemment, Haslam et al. (2008) ont mené une étude auprès de victimes d'accidents vasculaires cérébraux. Ils ont découvert que les personnes qui maintiennent leur attachement aux groupes sociaux dont elles faisaient partie avant l'accident vasculaire cérébral ont davantage de bien-être après l'accident vasculaire cérébral. Le bien-être est ici défini comme la qualité de vie subjective de la personne. Haslam et al. (2008) soutiennent que certains événements de vie vont amener certaines personnes à intégrer des groupes moins attrayants, ce qui pousserait ces personnes à oublier leur appartenance à d'autres groupes jugés plus positivement par la société. Leurs résultats ont révélé une corrélation positive entre le maintien des liens avec ces anciens groupes sociaux après l'accident vasculaire cérébral et le niveau de bien-être. Aucune mesure ne permettait cependant d'évaluer le degré d'identification des participants au groupe des « accidentés vasculaires cérébraux ». Il est possible que certains individus se protègent en recourant à une stratégie de dissociation (Tougas, Rinfret, Beaton, & de la Sablonnière, 2005). Ils se dissocieraient alors cognitivement de leur groupe stigmatisé. Les travaux de Haslam et al. (2008) permettent toutefois de mieux comprendre l'importance d'appartenir à des groupes socialement positifs afin de diminuer les conséquences liées à l'appartenance à un groupe jugé négativement par la société, tel un groupe stigmatisé. Selon les données d'Haslam et al. (2008), une personne aurait intérêt à maintenir son appartenance à divers groupes jugés positivement par la société lorsqu'elle appartient également à un groupe dévalorisé par la société.

La stigmatisation sociale

Appartenir à plusieurs groupes sociaux est avantageux pour un individu qui doit vivre avec une

identité négative (Haslam et al., 2008 ; Linville, 1987 ; Thoits, 1983). Néanmoins, la stigmatisation sociale demeure et affecte, à divers degrés, l'individu qui la subit. La croyance populaire voudrait qu'une personne qui fait partie d'un groupe stigmatisé ait une faible estime de soi. Dans les faits, des études ont prouvé que les membres de groupes stigmatisés possèdent une forte estime d'eux-mêmes. Cela serait attribuable au fait que les personnes discriminées considèrent, en général, la stigmatisation comme des attributs négatifs dirigés vers leur groupe (Crocker & Major, 1989). Prendre conscience de notre appartenance à un groupe stigmatisé protège l'estime de soi, car cela permet de faire des comparaisons sociales intragroupes (p. ex., se comparer avec des gens similairement stigmatisés). Ces comparaisons sont possibles grâce à un effet proximal, selon lequel nous avons tendance à nous comparer aux gens qui sont proches de nous; dans ce cas-ci, aux autres membres du groupe stigmatisé (Crocker & Major, 1989). Or, nous avons également tendance à nous évaluer selon les gens qui nous ressemblent. Strauss (1968) a déjà démontré l'existence de ce phénomène chez les personnes aveugles. Encourager la représentation d'un groupe (*endogroupe*) favorise des orientations productives parmi les cibles de la stigmatisation (p. ex., cohésion, engagement, efficacité ; Dovidio, Gaertner, Niemann, & Snider, 2001). Un sens de « l'identité partagée » procure aux membres de groupes désavantagés une capacité à travailler ensemble pour se protéger eux-mêmes des conséquences négatives de leur condition (Haslam et al., 2009). Enfin, le sentiment d'appartenance au groupe stigmatisé semble être un facteur de protection chez les personnes qui sont confrontées à la stigmatisation sociale. Ces diverses études n'ont pas exploré la possibilité qu'un individu puisse percevoir la stigmatisation sociale comme étant dirigée vers sa personne plutôt que vers son groupe d'appartenance. La stigmatisation étant constamment présente dans nos sociétés, il serait possible de croire qu'un individu qui ne prend pas pleinement conscience de son appartenance au groupe puisse alors percevoir cette stigmatisation d'un point de vue individuel plutôt que collectif. Une telle distinction s'avère pertinente puisqu'elle permettrait d'étudier les différentes conséquences qui en découlent (p. ex., motivation à révéler son appartenance au groupe stigmatisé).

Le type de motivation

Reconnaître son appartenance à un groupe jugé négativement par la société constitue un pas dans la bonne direction, mais nous sommes en droit de nous interroger sur ce qui, en premier lieu, pousse ou non un individu à révéler cette identité négative? La motivation peut être définie comme un facteur qui régit les comportements des individus. Une personne motivée sera dynamisée et s'activera vers un but (Ryan & Deci, 2000). Ainsi, un individu qui fait partie d'un groupe stigmatisé peut être motivé ou non à révéler sa condition. Garcia et Crocker (2008) ont démontré que la motivation avait, un rôle à jouer dans la tendance à révéler son appartenance à un groupe stigmatisé. Elles ont, entre autres, établi deux types de motivation : *égosystémique* et *écosystémique*. Une personne possédant une motivation égosystémique aura une plus grande tendance à vouloir préserver une image positive d'elle-même. Cela reflète les aspects défensif et proactif de l'ego. L'aspect défensif tente d'éviter le rejet et la critique alors que l'aspect proactif recherche l'approbation (Garcia & Crocker, 2008). D'autre part, Une personne possédant une motivation écosystémique sera portée à vouloir supporter et aider les membres de son groupe social. Ce type de motivation est centré sur l'authenticité.

Garcia et Crocker (2008) ont mené une étude auprès de gens souffrant de dépression et ont comparé leur tendance à se révéler, en lien avec leur type de motivation. Ainsi, une personne possédant une motivation plus égosystémique aura moins tendance à révéler qu'elle vit une dépression. Une personne possédant une motivation écosystémique aura, quant à elle, plus tendance à se révéler. Il a aussi été démontré dans cette étude que cette révélation de soi est source d'un plus grand bien-être, tandis que ne pas se révéler peut mener à des conséquences plus négatives tel que d'avoir un faible sentiment de bien-être. Garcia et Crocker (2008) ont prédit qu'une perception de stigmatisation en interaction avec une motivation égosystémique dissuaderait les gens de se révéler alors que la qu'une perception de stigmatisation en interaction avec une motivation écosystémique n'influencerait pas l'individu, qui aura tendance à se révéler. Les résultats confirment que les individus possédant un haut niveau de motivation écosystémique n'étaient pas significativement influencés par la perception de stigmatisation (c.-à-d., s'attendre à être rejeté par les autres s'ils dévoilent leur

stigmatisation). Aucune explication théorique n'a été proposée pour expliquer l'effet d'interaction de la perception de stigmatisation chez un individu qui a une motivation égocentrique en opposition à l'absence d'influence de la perception de stigmatisation chez une personne qui a une motivation plus écosystémique. Le modèle théorique de cet article fournit une explication à cet effet en proposant que deux types de stigmatisation (collective ou individuelle) peuvent précéder le type de motivation (égocentrique ou écosystémique). Autrement dit, la façon dont un individu se représente subjectivement la stigmatisation sociale sera un facteur déterminant par rapport au type de motivation qu'il développera. Il serait donc possible de croire que la perception de la stigmatisation – soit dirigée vers le groupe d'appartenance ou vers le soi – constituerait un antécédent du type de motivation. La perception de la stigmatisation sociale sera intégrée de cette façon dans le modèle théorique proposé dans cet article.

Modèle théorique

En tenant compte des théories existantes sur le sujet, il est possible de développer un modèle théorique intégratif qui explique ce qui prédispose certaines personnes membres d'un groupe stigmatisé à parler ouvertement de leur condition, alors que d'autres n'en parleront jamais. Comprendre ce qui pousse ou non un individu à révéler son identité stigmatisée relève d'une importance sociale puisque, dans nos sociétés occidentales, plusieurs personnes appartiennent à de telles catégories, ce qui a un impact sur leur bien-être psychologique. Mieux comprendre ces individus permettra, en définitive, de mieux les aider. L'apport théorique du modèle se situe au plan de la mise en relation de différentes variables (c.-à.-d., complexité du soi, perception de la stigmatisation sociale et motivation égocentrique et écosystémique ; voir figure 1) qui n'ont été étudiées, que séparément. Cette nouvelle conceptualisation permet d'identifier les facteurs individuels qui mènent ou non un individu à révéler son appartenance à un groupe stigmatisé. Le modèle démontre également qu'il est possible de distinguer deux types de stigmatisation : dirigée vers le groupe ou vers le soi. Ce modèle tentera aussi de surmonter les diverses critiques adressées aux modèles énumérés précédemment. Voici donc, tout d'abord, une présentation des variables constituant le modèle.

La complexité du soi agit à la base comme variable indépendante (VI). Trois composantes serviront à mesurer cette VI. Les travaux de Haslam et al. (2008), Linville (1987), Roccas et Brewer (2002) et Thoits (1983) ont servi à identifier ces composantes. La première composante est le nombre d'identités sociales (Thoits, 1983) positives et négatives (Haslam et al., 2008) La deuxième est le recoupement de ces diverses identités (Linville, 1987; Roccas & Brewer, 2002) et la troisième est une mesure du degré d'appartenance au groupe. Cette dernière variable sera incluse afin de répondre à la critique adressée au modèle de Haslam et al. (2008). Une complexité du soi élevée se traduit par la possession de plusieurs identités sociales. Ces diverses identités ont peu de recouvrements, c'est-à-dire qu'elles ne s'imbriquent pas entièrement les unes dans les autres pour ne former qu'un seul groupe, mais sont plutôt distinctes et indépendantes. Ainsi, une personne qui fait partie d'un groupe stigmatisé aurait une complexité du soi élevée si elle appartenait aussi à d'autres groupes « positifs » qui n'ont aucun recoupement entre eux.

Ensuite, la perception de la stigmatisation sociale est considérée comme une première variable dépendante (VD) et elle a deux niveaux. En effet, l'individu peut percevoir que la stigmatisation sociale est dirigée soit vers son groupe d'appartenance, soit vers le soi. Ce modèle propose donc, comme première hypothèse, que la complexité du soi soit un déterminant de la perception de la stigmatisation sociale. Plus précisément, une complexité du soi élevée (c.-à.-d., appartenir à plusieurs groupes sociaux distincts), entraînera une perception de la stigmatisation sociale dirigée vers le groupe (et non vers le soi) puisque la personne aura alors pleine conscience de son appartenance au groupe. Inversement, une complexité du soi plus faible (c.-à.-d., appartenir à un faible nombre de groupes sociaux qui ont un haut niveau de recoupement entre eux), entraînera une perception de la stigmatisation sociale dirigée vers le soi.

La perception de la stigmatisation sociale, dirigée vers le groupe ou vers le soi, prédira ensuite deux types de motivation (VD à deux niveaux), soit écosystémique et égocentrique (Garcia & Crocker, 2008). Une personne avec une motivation écosystémique sera portée à vouloir aider et appuyer les autres membres de son groupe qui vivent eux aussi de la stigmatisation sociale. Une personne avec une motivation

égosystémique sera, quant à elle, portée à vouloir préserver une image positive d'elle-même. Ce modèle-ci remanie le modèle de Garcia et Crocker (2008) en proposant que le type de motivation est déterminé par la façon dont la personne perçoit la stigmatisation sociale (c.-à.-d., dirigée vers son groupe vs vers le soi). Une deuxième hypothèse proposée est qu'une personne qui perçoit que la stigmatisation sociale est dirigée vers le groupe développera une motivation écosystémique, alors qu'une personne qui perçoit que la stigmatisation sociale est dirigée vers le soi développera une motivation égosystémique.

Finalement, l'idée que la motivation écosystémique, c'est-à-dire le désir de préserver une image positive de soi, ne poussera pas les individus membres d'un groupe stigmatisé à se révéler, alors que la motivation

égosystémique, elle, entraînera la personne à se révéler pour aider et supporter les autres membres du groupe stigmatisé a été reprise du modèle de Garcia et Crocker (2008).

Le modèle théorique proposé suggère donc que la complexité du soi joue un rôle majeur dans la vie des individus membres d'un groupe stigmatisé par la société. En effet, posséder un soi complexe pousserait les membres d'un tel groupe à se révéler et cela s'expliquerait par une perception de la stigmatisation sociale dirigée vers le groupe et entraînant une motivation écosystémique. Si ce modèle s'avère exact, il y aurait alors plusieurs retombées pratiques. Le simple fait de se révéler peut être considéré comme thérapeutique, car cela fait partie d'un cheminement personnel qui mène à l'acceptation de son identité. De

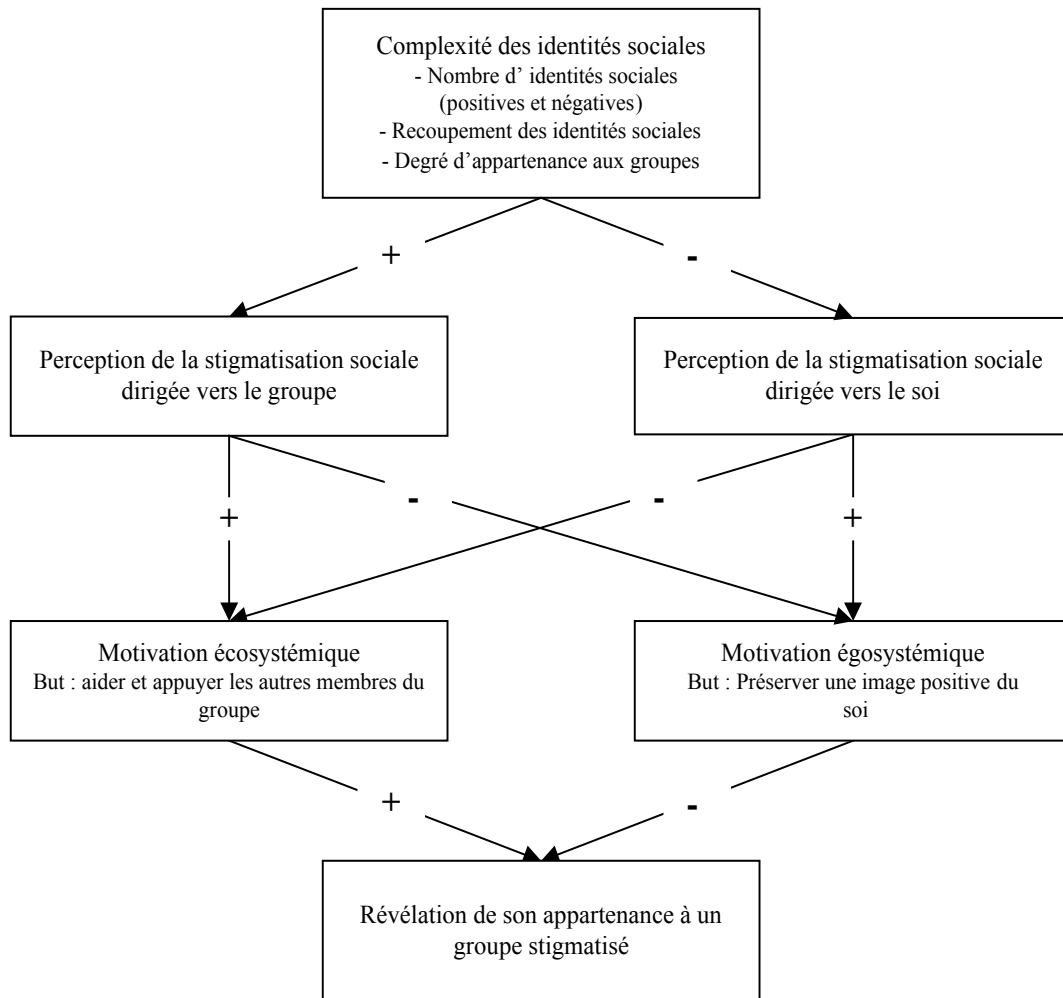


Figure 1. Modèle théorique de la révélation de la stigmatisation: processus par lequel la complexité du soi, la perception de la stigmatisation et le type de motivation mènent à la révélation d'une identité stigmatisée.

plus, les gens qui révèlent leur condition pourraient alors recevoir de l'aide adaptée à leurs besoins.

Orientations futures

Les diverses études énumérées dans cet article ont contribué à la création d'un modèle théorique intégratif. Une étude corrélationnelle visant à vérifier les liens théoriques proposés dans ce modèle s'avérerait pertinente. Les participants pourraient être recrutés à l'aide d'une annonce dans les journaux, les écoles et les centres communautaires. Cette annonce pourrait, par exemple, inviter des individus d'orientation homosexuelle à participer à l'étude. L'annonce devrait mettre l'accent sur la préservation de l'anonymat pour encourager la participation des individus qui n'ont pas révélé à leur entourage leur homosexualité. Un questionnaire, tel qu'une version du *Self-complexity Sorting Task* (Linville, 1985) adaptée aux identités sociales, pourrait être utilisé pour mesurer la complexité (nombre de groupes et recoupement). L'impact de l'origine ethnique des participants sur l'importance accordés aux groupes sociaux pourrait cette fois être contrôlée. En s'inspirant de l'utilisation qu'ont fait Latrofa, Vaes, Pastore et Cadinu (2009) du *Perceived Discrimination Scale*, il serait possible de mesurer la cible (c.-à-d., le groupe ou le soi) de la stigmatisation sociale perçue. Le type de motivation pourrait être mesuré grâce à l'échelle développée par Garcia et Crocker (2008). Finalement, un item visant à déterminer si le participant a révélé son homosexualité à son entourage pourrait être utilisé. Des analyses de régressions multiples permettraient de vérifier les liens attendus entre les diverses variables.

D'un point de vue appliqué, si le modèle théorique s'avérait confirmé, il serait possible de développer une forme d'intervention axée sur le développement de la complexité du soi en faisant une restructuration cognitive du soi auprès des personnes qui font partie d'un groupe stigmatisé. Ainsi, la structure du soi constitue une bonne cible d'intervention pour pousser un individu à développer une motivation plus écosystémique et avoir ainsi de meilleures chances de se révéler aux autres. À titre d'exemple, une intervention cognitivo-comportementale pourrait être appropriée pour ce genre de problématique (dans le cas où l'individu décide de consulter un psychologue). Il serait possible d'encourager le client à participer à diverses activités (p. ex., groupe de discussion, club de lecture, équipe sportive) pour favoriser la création

d'identités sociales. Ce genre d'interventions pourrait avoir un effet sur la perception qu'a le client de la stigmatisation, le menant à développer une motivation écosystémique qui l'encouragerait ainsi à se révéler à son entourage. Le modèle a, par contre, certaines limites. En effet, il s'intéresse essentiellement à l'identité sociale et non à l'identité personnelle de l'individu. Il serait donc aussi très intéressant d'explorer l'aspect personnel de l'identité. De plus, le niveau de bien-être pourrait être considéré comme une cause plutôt qu'une conséquence. Une personne satisfaite de sa vie en général aurait peut-être moins tendance à percevoir de la stigmatisation sociale, qu'elle soit dirigée vers le groupe ou vers le soi, ce qui l'entraînerait finalement vers la révélation de sa condition. Enfin, les recherches dans le domaine doivent se poursuivre pour mieux comprendre la réalité des gens qui font partie d'un groupe stigmatisé et ainsi les aider à mieux s'adapter à leur situation.

Références

- American Psychiatric Association. (2000). *Diagnostic and statistical manual of mental disorders* (4th ed., text rev.). Washington, DC: Author.
- Benet-Martinez, V., & Haritatos, J. (2005). Bicultural identity integration (BII): Components and psychosocial antecedents. *Journal of Personality, 73*, 1015-1050.
- Cohen, S., Kamarck, T., & Mermelstein, R. (1983). A global measure of perceived stress. *Journal of Health and Social Behavior, 24*, 385-396.
- Crocker, J., & Major, B. (1989). Social stigma and self-esteem: The self-protective properties of stigma. *Psychological Review, 96*, 608-630.
- Diener, E., Emmons, R. A., Larsen, R. J., & Griffin, S. (1985). The satisfaction with life scale. *Journal of Personality Assessment, 49*, 71-75.
- Dovidio, J. F., Gaertner, S. L., Niemann, Y. F., & Snider, K. (2001). Racial, ethnic, and cultural differences in responding to distinctiveness and discrimination on campus: Stigma and common group identity. *Journal of Social Issues, 57*, 167-188.
- Durkheim, E. (1951). *Suicide*. New York, NY: Free Press.
- Garcia, J. A., & Crocker, J. (2008). Reasons for disclosing depression matter: The consequences of having egosystem and ecosystem goals. *Social Science & Medicine, 67*, 453-462.

- Haslam, C., Holme, A., Haslam, S. A., Iyer, A., Jetten, J., & Williams, W. H. (2008). Maintaining group memberships: Social identity continuity predicts well-being after stroke. *Neuropsychological Rehabilitation, 18*, 671-691.
- Haslam, S. A., Jetten, J., Postmes, T., & Haslam, C. (2009). Social identity, health and well-being: An emerging agenda for applied psychology. *Applied Psychology: An International Review, 58*, 1-23.
- LaFromboise, T., Coleman, H. L., & Gerton, J. (1993). Psychological impact of biculturalism: Evidence and theory. *Psychological Bulletin, 114*, 395-412.
- Latrofa, M., Vaes, J., Pastore, M., & Cadinu, M. (2009). "United we stand, divided we fall"! The protective function of self-stereotyping for stigmatised members' psychological well-being. *Applied Psychology: An International Review, 58*, 84-104.
- Levine, M., & Perkins, D. V. (1980). Tailor making life events scale. Communication présentée au 88^e Congrès annuel de l'American Psychological Association, Montréal, Québec.
- Linville, P. W. (1985). Self-complexity and affective extremity: Don't put all of your eggs in one cognitive basket. *Social Cognition, 3*, 94-120.
- Linville, P. W. (1987). Self-complexity as a cognitive buffer against stress-related illness and depression. *Journal of Personality and Social Psychology, 52*, 663-676.
- Myers, J., Lindenthal, J. J., & Pepper, M. (1971). Life events and psychiatric impairment. *Journal of Nervous and Mental Disease, 152*, 149-157.
- Quinn, D. M., & Chaudoir, S. R. (2009). Living with a concealable stigmatized identity: The impact of anticipated stigma, centrality, salience, and cultural stigma on psychological distress and health. *Journal of Personality and Social Psychology, 97*, 634-651.
- Rafaëli-Mor, E., & Steinberg, J. (2002). Self-complexity and well-being: A review and research synthesis. *Personality and Social Psychology Review, 6*, 31-58.
- Roccas, S., & Brewer, M. (2002). Social identity complexity. *Personality and Social Psychology Review, 6*, 88-106.
- Ryan, R. M., & Deci, E. L. (2000). Intrinsic and extrinsic motivations: Classic definitions and new directions. *Contemporary Educational Psychology, 25*, 54-67.
- Strauss, H. M. (1968). Reference group and social comparison among the totally blind. In H. H. Hyman & E. Singer (Eds.), *Readings in reference group theory and research* (pp. 222-237). New York, NY: Free Press.
- Tajfel, H. (1972). Experiments in a vacuum. In J. Israel & H. Tajfel (Eds.), *The context of social psychology: A critical assessment* (pp. 69-119). London, ON: Academic Press.
- Thoits, P. A. (1983). Multiple identities and psychological well-being: A reformulation and test of the social isolation hypothesis. *American Sociological Review, 48*, 174-187.
- Tougas, F., Rinfret, N., Beaton, A. M., & de la Sablonnière, R. (2005). Policewomen acting in self-defense: Can psychological disengagement protect self-esteem from the negative outcomes of relative deprivation? *Journal of Personality and Social Psychology, 88*, 790-800.

Reçu le 15 avril 2009

Révision reçue le 21 novembre 2009

Accepté le 10 janvier 2010 ■